

Soir d'automne.

Il est un peu plus de 18h en ce lundi. Le ciel bas, sombre assomme cette fin de journée. Les minutes sont trop longues... Attendre le métro n'est d'aucun plaisir, même pas celui de croiser un regard sympathique, une silhouette avenante... rien. Les tenues que portent ces hommes et ces femmes qui, comme moi viennent de quitter le bureau avec pour principal objectif, rentrer chez soi, sont d'une tristesse. Tout aussi sombre et lourd que ce ciel, elles affichent des gris, des noirs, des bleus marines... il faut chercher au loin pour tenter de percevoir une pointe plus chatoyante, mais ce sera un écru, point de couleurs vives... L'automne est bien là, et, comme si cela ne suffisait pas, depuis le début d'après-midi, la pluie ne cesse de tomber. Je regarde ma montre... Déjà cinq minutes que j'attends la rame de la ligne 6... Elles se font rares, problème sur la ligne... trafic ralenti, pourquoi, pour qui ? C'est la loi des séries...

Alors qu'elle pointe le bout de son nez, il n'est pas difficile de deviner qu'elle est bondée. Inutile d'espérer se frayer un passage, que l'on me fasse une petite place... Les visages de ceux qui sont à l'intérieur, marquent l'inconfort du voyage. Au moins, les sardines ne nous montrent pas leurs têtes dans les boîtes...

Je laisse passer celle-ci, puis la suivante, puis une autre encore... Au bout de 20 minutes, j'arrive enfin à me glisser vers le fond de la dernière voiture... En queue... Pourquoi en queue ? Parce que l'accès à l'escalier et à la sortie est direct une fois arrivé à destination et rien d'autre. Ce n'est pas le jour.

Je fais le voyage debout... Les sardines ont visiblement un peu plus d'espace dans cette rame. Deux stations plus loin, les portes s'ouvrent. Alors qu'habituellement, en fin de journée, je suis plus absorbé par le contenu de la messagerie de mon smartphone que par celles et ceux qui montent ou descendent, j'avais la tête relevé, implorant sans mot dire, le chauffeur de la rame pour qu'il active le pas. Intérieurement, j'hurlais mon désir de rentrer chez moi... Hurlement qui s'interrompt brusquement lorsqu'il entre. Il s'avance dans ma direction, me harponne de son regard d'acier, puis, comme pour m'empêcher de lui faire face, vient se glisser derrière moi. Plus nombreux à monter, qu'à descendre... Nous voici donc très à l'étroit, enfin moins que les rames précédentes, mais tout de même.

En quelques secondes, il m'a glacé. A peine plus grand que moi, le cheveu ras, la barbe à peine plus longue... voilà quelques atouts qui m'incitent à modifier radicalement ma doléance envers le chauffeur, souhaitant un malaise voyageur ou que sais-je, afin que je puisse tenter un retournement et me retrouver nez à nez avec cet homme. Mais non impossible de me tourner ne serait-ce qu'un quart de tour. Je le sais derrière moi, mais de ses intentions, je ne sais rien. En a-t-il d'ailleurs ? J'aimerais qu'il en soit ainsi. Mais là, franchement, je ne vois pas comment pouvoir engager un semblant de conversation. Je lui tourne le dos, et n'ayant pas les yeux derrière la tête, c'est peine perdue.

A la station suivante, ils seront trois à monter, nous comprimant un peu plus les uns contre les autres. Je devine l'homme derrière moi, collé contre les portes du fond. La personne qui me fait face, me pousse un peu, dans un même élan, comme si elles obéissaient à un ordre, les deux femmes à mes côtés font de même, je ne tiens plus la barre que du bout des doigts. C'est alors que je sens le souffle de l'homme derrière moi atteindre ma nuque. Une respiration normale, comme la vôtre ou la mienne, rien de plus.

J'ai cette faculté dans la concentration, pour faire abstraction de bruits environnants. Ainsi, c'est ce va-et-vient qui se fait de plus en plus sonore que j'entends. Ce souffle que je percevais à l'instant normal, semble se transformer. Il devient plus lent, puis plus profond, plus long, plus orienté.

La notion de temps m'échappe. Je ne veux plus être en automne, je ne veux plus de ces gens tout autour de moi, je le souhaite juste là, avec moi. Je ne sais pas pourquoi, le rythme de son souffle me raconte déjà qui il est. Mais tout autour de moi m'opprime. Il n'y a que dans mon dos que cette sensation a quelque chose d'agréable. Pour un peu, j'aimerais qu'il se mette à me parler, qu'il me prenne la main, j'aimerais qu'il ose. C'est plus facile pour lui que pour moi... Je veux revoir ses yeux.

Quelques longues minutes se sont écoulées, le voyage est long... Ne me demandez pas pourquoi, j'ai la certitude qu'il me respire. Et si c'est le cas, quel plaisir y trouve-t-il après une journée au bureau. Certes la douche du matin a été efficace, mais tout de même. Il est en train de se rapprocher, je tente de m'avancer... mais il a conscience qu'il aura plus vite fait de m'atteindre que moi de le fuir... Elles sont trois à proximité, et la conversation dans laquelle elles sont engagées maintient leur attention ailleurs que sur ma présence et celle de l'homme derrière moi. Qu'est-ce qui anime donc cet homme ?

Autant dire que ce que j'ai eu le temps de voir de lui est plutôt flatteur et que, s'il n'est pas un détraqué sexuel, je veux bien qu'il me suive au-delà de la place d'Italie... Plus proche encore, il a le souffle chaud, très chaud, à moins que... mais oui, ce ne soit plus son souffle qui me caresse la nuque, mais bien la pointe de sa langue qui vient de me toucher la peau. A ce même instant, deux personnes pénètrent dans la rame... on est cette fois au maximum et je me retrouve totalement collé à lui, toujours de dos.

Plus tôt je me demandais s'il oserait... maintenant, je sais que oui. Sa voix parvient à mon oreille et dans une grande discrétion : « Si j'avais seulement imaginé une telle rencontre dans le métro ce soir en rentrant chez moi, ma journée aurait été pleine de sourires et de sensualité!!! »

Je n'existe plus. Mes jambes m'abandonnent, mon cœur s'emballa, je dois contenir tout cela, ne rien laisser paraître aux yeux des autres voyageurs... pourtant, tout mon corps se liquéfie dans une effervescence. J'arrive à peine à tourner la tête afin de tenter de lui signifier du regard l'embarras dans lequel il me met. Je n'ai pour seul retour qu'un regard d'acier plus pénétrant encore et un sourire rayonnant... Je n'existe vraiment plus.

Les heures de pointe ont ce plaisir ou ce désagrément, c'est selon, d'offrir aux voyageurs des situations surprenantes. Je n'oppose rien à cet homme, et tant pis s'il me fracasse le crâne dans un coin sombre, la nuit tombée. Je suis le roi du monde. De sa main droite, qu'il fait passer délicatement par-devant moi, il vient quérir la mienne. Le détail que je n'avais pas vu, cette main est couverte par un gant de cuir, style policier.

Je me demande si, pour cet homme, je suis véritablement un inconnu. Je ne suis pas physionomiste et il m'arrive trop souvent de ne pas reconnaître des personnes croisées ici ou là, le temps d'un bonjour, d'un échange d'amabilités, lors d'un vernissage ou entre deux actes d'opéra à Bastille ou à Garnier, dans les couloirs ou près du bar. Bref, peut-être en sait-il plus sur moi qu'inversement.

Ma main ainsi maîtrisée, sans grande résistance, je l'avoue, me voici un peu plus la proie de l'homme qui me presse désormais contre lui. Son souffle devient plus rapide. A mesure que celui-ci se fait plus court, je sens de la fermeté à hauteur de ceinture, dans mon dos. Cette action ne sera pas sans conséquence. Il me sera très difficile de masquer semblable fermeté de mon côté. L'homme à toucher le point faible. Il invite ma main gauche à passer à l'arrière. Il la dirige en vue d'apprécier l'état de ses parties génitales. Je comprends alors que l'homme est envahi d'un désir puissant, mais insatiable en pareil lieu, et qui ne saurait être comblé car, sous peu, ce sera mon terminus.

Comment lui faire comprendre que c'est peine perdue ?

Je tente de récupérer mes mains. S'il me les restitue sans trop d'hésitation, la parole sera moins assurée. A nouveau, dans le creux de l'oreille, il me glisse quelques mots. : « J'espère ne pas vous avoir choqué... mais... enfin... comment dire... j'ai... enfin... » J'ai l'impression qu'il ne va jamais me faire une phrase. Je l'ai toujours derrière moi, ne gardant en mémoire que ce visage furtif aperçu lorsqu'il est entré dans la rame... Et pourtant, c'est comme si je l'avais face à moi.
« J'ai très très envie de vous proposer de... »

De quoi ? Qui est donc cet homme qui m'accoste ainsi dans le métro, que veut-il me proposer enfin ?

« J'ai très envie de vous proposer de dîner avec moi ce soir ? »

Moi qui pensais qu'il allait me dire qu'il voulait me baiser tout de suite, je n'avais pas envisagé cela ainsi.

Le métro s'approche de la place d'Italie.

« Je sais que vous allez descendre dans quelques instants, mais acceptez s'il vous plaît ? »

L'homme n'a pas eu de réponse lorsque le métro s'immobilise place d'Italie. Les portes s'ouvrent et je m'avance pour quitter la rame... Comme s'il était lui aussi à son terminus, ce qui était peut-être vrai d'ailleurs, il m'emboîte le pas. Sur le quai, je peux enfin me retourner et le regarder.

Est-ce que je le connaissais ? Son visage n'était pas celui d'un inconnu, mais pas non plus celui d'un familier. Après avoir gagné l'air libre, je prends un peu plus de temps pour l'observer. Il a un charme saisissant. L'éclairage public met en valeur l'ébène de sa chevelure qui, même si elle est rase, donne rudesse à son visage.

« Pardon de vous avoir ainsi abordé dans le métro. Je n'imaginai pas avoir un jour l'occasion de voyager aussi prêt de vous, et d'oser ce que je vous ai fait. Je m'en excuse. »

L'homme semble désormais afficher une certaine confusion.

« Vous devez me prendre pour un malade, un obsédé sexuel, un homme en mal de sexe ? »

Je ne réponds toujours pas.

Ma seule préoccupation, le regarder.

La sienne, me parler. Se confondre en excuses...

Pourtant, je ne l'ai toujours pas planté là sur la place d'Italie... livré à son désespoir d'avoir osé, peut-être de m'avoir offensé.

Il était temps pour moi de parler, enfin, après ce long silence, si inhabituel chez moi.

« Dites-moi monsieur ? Ne souhaitez vous pas m'inviter à dîner ? »

Et lui de répondre : « Alors, vous... vous acceptez ? »

Et de lui répondre : « de dîner... oui. »

Le sourire et le regard d'acier de l'homme s'illuminent soudain. Sans le savoir, j'ai fais un heureux ce soir.

« Allons donc dîner »

« avec plaisir »

Je connais une bonne adresse, j'y ai mes habitudes.

Direction les Gobelins...

Les deux hommes s'éloignent... on entend déjà leurs voix s'éteindre. Ils abandonnent le vouvoiement pour s'échanger leurs prénoms...

